

La sortie d'Hippias

18 mai 2016

Quand soudain ce matin-là Hippias ouvre la porte de l'appartement fermée à double tour, c'est pour aller directement à François Lazare sans passer par Moritz. Les deux derniers jours il les a passés sur le dos, allongé sur le lit. Une fois il s'est levé pour se faire à manger, une couche épaisse de Frischkäse sur deux tartines. Une seconde fois, mais ce devait être bien après car le pain lui avait semblé déjà durci et entretemps le soir avait eu le temps de tomber, pour les manger. Deux fois il est allé sur le balcon. La première fois il faisait jour et la lumière aveuglante lui a donné des vertiges. La seconde fois il faisait nuit et pendant de longues minutes il a regardé par les fenêtres sur la cour ouvertes pour faire entrer un peu de fraîcheur. Une fois il est passé aux toilettes, il faisait déjà jour mais autour de lui tout dormait encore. Pas une seule fois il n'a touché aux pots de peinture. Tout ce temps il a gardé les yeux ouverts sur le plafond au-dessus de lui. Parfois il a passé ses mains sous sa nuque comme il l'a souvent vu faire dans les films. Le plus souvent il est resté les bras étendus le long du corps afin d'offrir le moins de prise possible à la chaleur. Alors qu'il s'était allongé tout habillé, au bout d'une heure il a enlevé ses chaussures sans les délayer et du bout du pied pour conserver sa position. Les entendre tomber lourdement sur le sol lui a donné un frisson et il s'est demandé pourquoi sans aller plus loin que la question. Il a écouté les bruits autour de lui. Dans la cage d'escalier d'abord. Puis au-dessus de lui. Enfin dans la cour. La nuit il a cru entendre des rires et des cris dans la rue. Il aura fallu qu'ils passent par-dessus l'immeuble pour lui parvenir. Dans le mur il a entendu une voix de femme se mettre en colère, puis une autre, mais c'était peut-être la même, faire des vocalises. Un instant il a fermé les yeux pour voir l'emmurée vivante. Pas une fois son téléphone n'a vibré. Avant de prendre sa position sur le lit il l'a posé sur la table de la cuisine pour le recharger. Mais non, rien. Une fois l'interphone a sonné. Il n'a pas bougé. Il s'est dit qu'il avait eu raison car moins d'une minute après, quelque part au-dessus de lui, il a entendu la sonnerie se poursuivre sur un autre interphone, très diminuée et pourtant parfaitement audible. Encore quelques minutes puis dans la cage d'escalier les pas d'un livreur, lourds comme des enclumes pour la montée, dégringolants comme un ruisseau de montagne pour la descente. Il s'est alors fait l'effet d'un pharaon dans son sarcophage avec au-dessus de lui, pesant de tout son poids sur la chambre mortuaire, la base d'une gigantesque pyramide. Très vite, pour éviter un accès de claustrophobie, il s'est efforcé de porter son attention sur autre chose, n'importe quoi. Il s'est arrêté sur l'odeur

de l'appartement à laquelle, depuis son installation quelques semaines plus tôt, il avait encore à peine prêté attention. Une odeur encore forte de renfermé, mais déjà ponctué de vagues odeurs de peinture. Ou était-ce son cerveau qui lui jouait des tours en lui rappelant indirectement les termes du marché auquel il devait sa présence entre ces murs ? Il n'avait rien décidé pour ne pas mettre en danger sa position parfaite sur le lit.

Il n'est pas encore huit heures mais sur le pallier il fait déjà une chaleur étouffante. Il claque la porte derrière lui puis se jette très littéralement dans la cage d'escalier pour y prendre de la vitesse, celle dont il aura besoin pour prendre de vitesse Moritz qui autour de son maître François Lazare monte la garde.

Lazare par Moritz préparé,
c'est Moritz qui encore
entre Lazare et moi
s'interpose,
mais aussi
moi par la salle d'attente de Moritz préparé,
c'est Moritz qui encore et toujours
entre Lazare et moi
s'interpose,
Moritz le jongleur qui,
dans toutes ses
rondes,
nous fait entrer,
Lazare et moi,
Moritz le prestidigitateur qui,
dans tous ses tours de
passe-passe,
nous fait entrer,
Lazare et moi,
mais pas cette fois,
pas ce matin,
pas avec cette vitesse.

C'est ce que tout bas, mais pas si bas au point de se le dire de tête, Hippias se dit sur les marches par lui dégringolées. En fait de vitesse le bras de son voisin, Làzlò Farkas, de retour de son jogging et alors que celui-ci va mettre sa clef dans la serrure de sa porte, qu'au passage il prend en y passant le sien.

Moritz qui dans sa salle
d'attente
me fait entrer,
c'est Lazare qui
m'échappe,
le temps que dans sa salle
d'attente

Moritz me fait prendre,
c'est le temps qu'il prend,
lui, Moritz,
ce temps,
pour me préparer
et monter préparer
Lazare,
c'est le temps que
je ne dois pas me laisser
prendre.

Hippias maintenant deux bras dessus bras dessous avec Làzlò Farkas qui ne pose aucune question, qui se laisse aller à l'emportement d'Hippias, qui se soumet sans réserve aux enchaînements par Hippias à lui intimé, Hippias auquel à l'oreille attentive de Làzlò Farkas tout dire tout bas ne suffit pas, Hippias qui encore sur Làzlò Farkas appuie pour le faire entrer, tout dire tout bas ne suffit pas, c'est ce que son père lui disait dans l'atelier de Thessalonique, le Seigneur veut encore qu'on appuie pour le faire entrer, c'est ce à quoi redevenu très obéissant Hippias s'applique.

Soudain
de chez moi
je suis sorti
pour ne pas donner
à mes esprits
le temps
de se débâter,
d'aller battre
la campagne,
car de tous,
sans doute,
je vais avoir besoin
pour passer outre
Moritz,
pour ne pas
donner dans
la salle
d'attente
de
Moritz,
et pas seulement
les miens,
pas seulement
mes esprits,
mais aussi ceux qui,
surnuméraires,
attendent

sur le chemin,
esprits du matin,
alertes,
entreprenants,
jamais à court,
mais aussi ceux
qui,
surnuméraires,
sur le seuil de la
maison,
pourraient
traîner,
qui connaissent
bien
les lieux,
leurs
habitants.

Les esprits de Làzlò Farkas, eux, sont dans l'expectative. Son poids ajouté à celui d'Hippias suffit à les précipiter dans les rues à une vitesse vraiment remarquable. Il ne les a sans doute jamais vu défiler à cette vitesse, lui, Hippias, les rues, mais le temps qu'il pourrait prendre pour les regarder défiler serait le temps qu'ils prendraient, eux, les esprits d'Hippias, pour lui fausser compagnie.

Si je
réfléchis,
si je
m'arrête,
si à
l'emportement
je me
soustrais,
au moment
d'arriver
devant la
maison,
mes esprits
me
quitteront,
en fait de
porte,
la salle
d'attente
de
Moritz,
pas le

bureau
de
Lazare.

Afin de ne faire qu'un bloc de lui, de ses esprits et de Làzlò Farkas, toute la pensée d'Hippias est à la maison de François Lazare et de Moritz, et dans cette maison, au bureau de François Lazare, et dans ce bureau, exactement au-dessus de la salle d'attente de Moritz, le sol de l'un le plafond de l'autre, à François Lazare.

Au
bout
de ma
pensée
à
Lazare,
peut-être,
Lazare,
aller
à
Lazare
c'est
aller
au
bout
de ma
pensée
à
Lazare,
quand
je me
déplace
pour
aller à
Lazare,
je me
déplace
dans ma
pensée
à
Lazare.

C'est la limite à laquelle, augmenté de Làzlò Farkas, Hippias pourrait aller, c'est la limite à laquelle sans doute tout bas à l'oreille de Làzlò Farkas il ne demande qu'à aller, mais c'est la limite à laquelle au dernier moment il ne va pas, car la circulation universelle des choses à chaque instant menace son

intégrité comme aussi celle de Làzlò Farkas, l'un et l'autre alternativement le monteur et la monture.

Quand la très véloce chimère apparaît au bout de la Winnstraße, Moritz ne peut se douter de ce qui lui arrive. Et pourtant, comme mû par un obscur pressentiment, après avoir donné les instructions de la journée à Aziz, le jardinier, il se hâte de rentrer dans la maison et de refermer la porte derrière lui.

Toutes jambes et tous bras dehors, Hippias augmenté de Làzlò Farkas quelque part entre Hippias par perles et fracas et Làzlò Farkas hippocampé, pousse enfin la grille du jardin et n'a pas de trop de toute l'allée menant devant la porte de la maison pour s'immobiliser. Mais encore tout à sa pensée à Lazare, Hippias ne s'arrête pas là et déjà appuie sur la sonnette.

Quand Moritz accepte enfin d'ouvrir la porte aux deux visiteurs très matinaux, la salle d'attente attend déjà de les engouffrer mais c'est Làzlò Farkas qu'Hippias y fait entrer pour eux deux mais plus encore à sa place. Le temps que Moritz, bien attrapé, prend pour se rendre compte de la substitution éclair, Hippias le prend, lui, ce temps, pour se précipiter dans l'escalier au bout du couloir et monter à l'étage. Quand il arrive devant la porte du bureau de François Lazare Hippias l'ouvre sans frapper car déjà il a entendu dans l'escalier les pas précipités de Moritz revenu à lui et lancé à sa poursuite. Aussitôt il aperçoit devant lui François Lazare debout à la fenêtre qui, frappé de surprise, le regarde fondre sur lui mais alors qu'il est déjà sur lui au dernier moment François Lazare interpose Al Buridan que dans le coin près de la porte Hippias n'a pas vu. Trop tard. C'est fini. En fait de disciple de François Lazare Hippias devient le nouveau batteur des Moabiter Spinner. Quand à son tour Moritz, très essoufflé, apparaît dans l'encadrement de la porte du bureau de François Lazare, celui-ci éclate de rire.

- « Mon cher Moritz, votre extrême vigilance a été prise de court cette fois. Permettez-moi de vous présenter le nouveau percussionniste de la non moins nouvelle formation de notre cher ami Al Buridan. »

Dans la salle d'attente de Moritz, après plusieurs minutes debout immobile dans l'attente du prochain enchaînement, Làzlò Farkas s'est enfin assis. En fait de salle d'attente, un grand salon plongé dans la pénombre car les grands rouleaux rouges fixés au-dessus des deux fenêtres et de la porte-fenêtre donnant sur le jardin ont été déroulés pour arrêter le soleil. Tandis qu'il regarde autour de lui un rire qu'il ne connaît pas lui parvient faiblement par le plafond. Quand Anya Dittmann sonne à la porte d'entrée avec dans les bras le grand cageot contenant la provision hebdomadaire de fruits et légumes pour la maison, c'est Làzlò Farkas qui vient lui ouvrir dans son très simple appareil sportif. Un instant les deux se regardent intensément, Làzlò surélevé par trois marches, Anya innocente et bucolique à même le gravier de l'allée.

- Morgen! Ich bin die Anya, das Früchte- und Gemüse mädchen. Die Herren Moritz und Lazare, sie sind nicht da?

- Nicht da ist auch keine Lösung, oder?

Sibylline réplique bien dans le genre de l'accoutrement de Lâzlò Farkas qui a d'abord pour effet de faire froncer les sourcils de ladite Anya Dittmann.

- Du spinnst ja wohl, du !

Anya Dittmann se rattrape pourtant et décroche à la figure à la pilosité très nourrie sur les membres inférieurs qui paraît lui disputer son droit d'entrée dont elle pensait s'être assurée la concession jusqu'à la fin de l'été au moins, l'un de ses sourires auxquels elle s'exerce chaque matin dans les toilettes du magasin de fruits et légumes de sa tante au 9 de la Winnstraße avant de partir en livraison. Il était temps. Moritz surgit aussitôt et d'un « Bitte, bitte » intrusif écarte Lâzlò Farkas pour se pencher au-dessus des trois marches et recevoir le précieux chargement qu'Anya Dittmann tient légèrement plus haut que d'habitude comme pour y ajouter à la discrétion de ces messieurs sa jeune et palpitante poitrine. Un instant Moritz hésite à laisser sur le pas de la porte cet énergumène qu'il ne connaît ni d'Eve ni d'Adam. Mais il a eu le temps d'en apercevoir assez sur les deux visages pour ne pas prendre le risque de laisser dans le jardin à la végétation turgescente et fleurie cette gentille Anya seule et sans défense avec un individu à l'air pour le moins mystérieux et dont le short de course rouge très échancré sur les hanches remue avec les courants d'air qui l'enflent et le plaquent comme une voile sur la mer.

La porte se referme donc sur les deux hommes et la jeune Anya Dittmann se retrouve seule dans le jardin mais déjà avec de nouvelles idées de livraisons pour les prochains jours.

- Wer sind Sie denn ? demande Moritz tandis qu'il pose le cageot sur la commode d'entrée.

- Tout va bien, Moritz, il est avec moi, s'écrit Hippias, visiblement encore à la peine avec sa nouvelle occasion manquée. Ne t'inquiète pas, nous partons.

- Ce sont pas des manières, monsieur Zwaenepoel. Vous devriez avoir honte. Introduire des inconnus dans cette maison respectable et tout pour vous donner les coudées franches avec un esprit supérieur que tout le monde réclame pour soi. Pouahh !

- Alles gut, Moritz, alles gut. Vous avez encore remporté cette manche. Vous saviez qu'Al Buridan était là-haut ?

- Ce démon est venu frapper à la porte ce matin il était pas encore six heures. Mon maître le reçoit depuis tout ce temps. Mais qu'est-ce que vous lui voulez, tous, à mon maître ? On trouve plus de femme à Berlin ? Les musées et les cinémas sont fermés ? Faudrait penser à s'occuper un peu tout seul.

- Ça va, Moritz. On s'en va. Ton maître, comme tu dis, vient de me condamner *sine die* aux galères buridesques. Tu peux dormir tranquille, tu ne me reverras pas de sitôt.

- Si vous croyez que vous allez me faire baisser la garde comme ça, monsieur Zwaenepoel, vous vous fourrez le doigt dans l'oeil, vous pouvez me croire. On

commence à les connaître ici vos ruses. Et lui aussi il s'en va ? Il va finir par prendre froid.

- On y va.

- Quand même, sauf votre respect, je vous plains pour les galères.

- Plains moi autant que tu veux. Mais parle de moi à ton maître. Il faut vraiment que je lui parle. C'est important.

- Vous avez maintenant le vôtre de maître, monsieur Zwaenepoel. L'horrible Sänger des non moins épouvantables Moabiter Spinner ! Je vous souhaite bien du plaisir. N'oubliez pas de fermer le portail derrière vous.